



De Veillot à Tardivel, ou les ambiguïtés de la haine de la modernité

Michel Lagrée

Volume 67, 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1006778ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1006778ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)

1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lagrée, M. (2001). De Veillot à Tardivel, ou les ambiguïtés de la haine de la modernité. *Études d'histoire religieuse*, 67, 251–259.
<https://doi.org/10.7202/1006778ar>

Résumé de l'article

Dans l'ultramontanisme québécois, Jules-Paul Tardivel est souvent présenté comme le disciple le plus zélé de Louis Veillot. Cependant, si l'on envisage la modernité du double point de vue du changement sociotechnique et du changement démocratique, la confrontation de Veillot et Tardivel révèle une double ambiguïté. Le premier affiche une technophobie provocante là où le second, en bon Américain, cultive la science-fiction. Veillot est un monarchiste, nostalgique du *corpus christianum médiéval*; Tardivel est un nationaliste, donc vecteur d'une idéologie moderne en dernière instance

De Veillot à Tardivel, ou les ambiguïtés de la haine de la modernité

Michel Lagrée¹
Université Rennes 2

RÉSUMÉ : Dans l'ultramontanisme québécois, Jules-Paul Tardivel est souvent présenté comme le disciple le plus zélé de Louis Veillot. Cependant, si l'on envisage la modernité du double point de vue du changement sociotechnique et du changement démocratique, la confrontation de Veillot et Tardivel révèle une double ambiguïté. Le premier affiche une technophobie provocante là où le second, en bon Américain, cultive la science-fiction. Veillot est un monarchiste, nostalgique du *corpus christianum* médiéval ; Tardivel est un nationaliste, donc vecteur d'une idéologie moderne en dernière instance.

ABSTRACT: Among Quebec ultramontanism, Jules-Paul Tardivel often appears as the most zealous follower of Louis Veillot. Nevertheless, if we consider modernity from the two points of view of socio-technical and democratic transformation, the confrontation of Veillot and Tardivel reveals a double ambiguity. The first displays a provocative technophobia, while the latter, as a good American, breeds science fiction. Veillot is a monarchist, who feels nostalgia for medieval *corpus christianum*; Tardivel is a nationalist, thus carrier of a fundamentally modern ideology.

* * *

On a souvent qualifié Jules-Paul Tardivel (1851-1905) de Louis Veillot canadien, en dépit du décalage de près de deux générations entre les deux hommes. Ils apparaissent l'un et l'autre comme les hérauts d'un catholicisme ultramontain et intransigeant, volontiers populaire dans le clergé de base mais souvent agaçant, pour ne pas dire plus, pour l'establishment

¹ Michel Lagrée, né en 1946, est ancien élève de l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud. Docteur de troisième cycle (1974), docteur d'État (1991), il est professeur d'histoire contemporaine à l'Université Rennes 2, Haute-Bretagne, et chercheur au Centre de recherche historique sur les sociétés et cultures de l'Ouest européen (CRHISCO, UMR-CNRS). Il a publié plusieurs ouvrages, notamment, aux éditions Fayard, *Religion et cultures en Bretagne, 1850-1950* (1992) et *La Bénédiction de Prométhée. Religion et technologie, XIX^e-XX^e siècles* (1999).

religieux local, en France comme au Québec. Pour qui voudrait douter de la vénération de Tardivel pour le directeur de *L'Univers*, il suffit de se reporter à l'importante nécrologie qu'il publia le 14 avril 1883 : « Le plus puissant écrivain de ce siècle, le père du journalisme catholique n'est plus ; Louis Veillot est mort² ». Les choses ne sont pourtant jamais simples en histoire, laquelle ne se répète jamais à l'identique, surtout dans des contextes différents. Que les positions idéologiques de Tardivel soient largement calquées sur celles de Veillot, dont la postérité, comme l'a rappelé Emile Poulat³, est multiple et diverse, est une évidence. C'est ce point que je rappellerai sommairement pour commencer. Néanmoins, à la lecture, des nuances non négligeables apparaissent, surtout pour ce qui concerne l'attitude face à la modernité, ce qui ne peut être étonnant dans le face à face entre un Nord-Américain et un homme du vieux continent.

I. Le modèle et l'élève

Pierre Savard, notre meilleur connaisseur de Tardivel, avait noté qu'« on ne fait pas de Veillot sa nourriture quotidienne pendant des années sans finir par parler le même langage et agiter les mêmes problèmes⁴ ». De nos jours, peu de gens font sans doute leur lecture quotidienne de Veillot. Cela n'a pas empêché un regain d'intérêt récent, dont témoignent trois ouvrages parus ces dernières années, sous la plume de l'Australien Austin Gough⁵ et des Français Benoît Leroux⁶ et Pierre Pierrard, qui ont contribué à renouveler sensiblement notre vision du grand polémiste catholique. Le tableau qu'ils dressent vaut en grande partie pour Tardivel et ce dernier le souligne explicitement dans sa nécrologie de Veillot. Tous les deux se glorifient de leurs origines modestes. L'un et l'autre ont incarné l'Église militante par la plume, journalistes et publicistes comme on disait à l'époque. Ils se sont identifiés à un journal : *L'Univers* pour l'un, *La Vérité* pour l'autre. Simplement Veillot a publié davantage de livres, et avait un style inimitable, capable de passer du lyrisme romantique à l'ironie la plus cinglante, qui n'entraîna pas peu dans son succès. Tardivel, rappelant volontiers ses origines anglophones, montrait seulement un purisme de converti prompt à pourchasser les anglicismes dans le parler québécois.

² *Mélanges ou recueil d'études religieuses, sociales, politiques et littéraires*, Première série, tome deuxième, Québec, L.J. Demers et Frère, 1901, p. 356-363.

³ « Louis Veillot posthume et la querelle de sa postérité », Pierre Pierrard, dir., *Louis-Veillot*, Paris, Beauchesne, 1998, p. 213-256.

⁴ Pierre Savard, *Jules-Paul Tardivel, La France et les États-Unis*, Québec, Université Laval, Presses de l'Université Laval, 1967, 499 p.

⁵ *Paris et Rome. Les catholiques français et le pape*, Paris, éd. de l'Atelier, 1996, traduction française de *Paris and Rome. The Gallican Church and the Ultramontan Campaign, 1848-1853*, Oxford, Clarendon Press, 1985.

⁶ *Louis Veillot ; un homme, un combat*, Paris, Téqui, 1984, 297 p.

Pour reprendre les catégories de Pierre Pierrard, ces deux lutteurs, indépendants de tout parti politique, n'en connaissaient qu'un : celui de Dieu, de l'Église, du pape. Veillot, nous dit Tardivel, s'est battu par tous les moyens contre « l'invasion de l'impiété⁷ ». Il développait le thème du complot, à la fois franc-maçonnique et satanique, thème soulevé naguère par l'abbé Baruel et Joseph de Maistre, qui atteignit son apogée à la fin du siècle, permettant tout à la fois la mystification de Léo Taxil⁸ et le motif central du roman de Tardivel, *Pour la Patrie*. Il n'est guère utile de signaler l'ultramontanisme de nos deux auteurs et leur vénération, confinant au culte, pour le pape Pie IX. Tardivel en fut d'ailleurs un des biographes⁹. Ceci n'allait pas, pour l'un comme pour l'autre, sans des conflits avec leur hiérarchie locale, agacée de tant d'indépendance. M^{gr} Sibour à Paris, M^{gr} Taschereau à Québec en firent les frais comme l'on sait.

À y regarder de plus près, la lecture comparée montre cependant qu'il y a plus que l'épaisseur d'une feuille de papier à cigarette entre les directeurs de *L'Univers* et de *La Vérité*.

II. Nuances ou dissonances

Prenant le risque de pousser au paradoxe et de susciter le débat avec des historiens canadiens qui connaissent mieux que moi Tardivel, je voudrais maintenant mettre en valeur des aperçus qui me semblent introduire pour le moins un décalage, un peu comme ces miroirs doubles qui ne renvoient pas exactement la même image. La question est d'importance puisqu'il s'agit de la façon d'appréhender la modernité sous deux de ses avatars emblématiques au XIX^e siècle : le changement technologique et la modernité matérielle d'une part ; le changement politique d'autre part. Nous verrons que chez Veillot ils sont unis pour le pire, alors que Tardivel voit les choses de manière plus optimiste.

A. Tardivel et la modernité matérielle

Un incident célèbre fut suscité en 1893 par Wilfrid Laurier, visant, à travers Veillot, Tardivel et ses émules :

Que ceux-là se rappellent que Veillot qui, vivant, avait rempli ses livres d'imprécations contre tous les développements de la vie moderne, le régime parlementaire, la vapeur, l'électricité, le chemin de fer, le télégraphe, reçut sur son lit de mort, par le télégraphe, oui, par le télégraphe, la bénédiction pontificale,

⁷ « Louis Veillot », *Mélanges ou recueil*... p. 360.

⁸ Eugen Weber, *Satan franc-maçon*, Paris, Julliard, 1964, coll. « Archives ».

⁹ *Vie du pape Pie IX. Ses œuvres et ses douleurs*, Québec ; J.N. Duquet, 1878.

et que tous les objets de ces imprécations ont reçu de nos jours l'approbation du grand pape Léon XIII¹⁰.

Piqué au vif, Tardivel cria au mensonge et mit Laurier au défi de prouver ses allégations. Par un florilège de citations, celui-ci n'eut aucun mal à prouver la légendaire technophobie de Veillot¹¹, en particulier celle qui s'établait dans *Le Parfum de Rome* (1863), scandalisant ses adversaires et surprenant maints de ses partisans. Veillot y rejetait en effet en bloc les innovations technologiques qui faisaient la fierté des hommes du XIX^e siècle, maniant comme à son habitude les paradoxes et la truculence.

Or, les journaux canadiens-français, toujours prêts à reproduire les oracles du prophète français, gardaient un silence qu'on imagine gêné devant ces divagations. *L'Écho du Canada*, publié par les Sulpiciens de Montréal, publia de larges extraits de l'ouvrage, mais en omettant soigneusement d'évoquer des diatribes qui occupaient cependant une large part du livre. On ne s'était pas privé en revanche à Québec de souligner la participation, l'année précédente, de l'État pontifical à l'Exposition universelle de Londres :

Voilà ce qui est bien entendu : Rome estime l'industrie autant que Paris et Londres, et la religion n'est l'ennemie ni du progrès ni de la civilisation de notre époque. Rome se présentera avec ses œuvres comme les autres villes du monde [...] C'est le Pape qui le veut et qui l'ordonne¹².

Tardivel avait une attitude sensiblement différente, qu'il s'agisse de la modernité technique présente ou à venir. Rencontrant à Lille le père Félix, s.j., il ne tarit pas d'éloge sur le prédicateur qui, sous le Second Empire, avait célébré dans la chaire de Notre-Dame, les noces du christianisme et du progrès. Le cas le plus significatif était les chemins de fer, bête noire de Veillot, et la vitesse en général, son voyage en Europe lui permettant des comparaisons¹³. « C'est vraiment extraordinaire tout ce que l'on peut voir en deux mois, grâce à la rapidité des communications modernes ». La diligence, si chère à un Veillot pour qui elle maintenait un rythme à l'échelle de l'homme, du pèlerin en particulier, paraissait à Tardivel un archaïsme insupportable. En France, il se plaint sans arrêt de l'exaspérante lenteur des chemins de fer omnibus, pour tout ce qui concerne les liaisons autres qu'avec Paris et c'est encore pire pour les chemins de fer espagnols. Veillot estimait au contraire que la vitesse et l'enfermement dans le wagon privaient

¹⁰ P. Savard, *Tardivel...*, p. 95, d'après *La Vérité* du 15 juillet 1893.

¹¹ Sur cette technophobie quasi obsessionnelle, voir Michel Lagrée, *La Bénédiction de Prométhée. Religion et technologie*, Paris, Fayard, 1999.

¹² 10 janvier 1862 (communiqué à l'auteur par le regretté Pierre Savard).

¹³ Sauf indication contraire, les éléments qui suivent sont empruntés aux *Notes de Voyage en France, Italie, Espagne, Angleterre, Belgique et Hollande*, Montréal, Sénécal et fils, 1890.

le voyageur, et de liberté, tel un paquet transporté, et de contact avec le pays traversé.

Le tunnel du Mont-Cenis paraît une merveille à l'auteur canadien, peu familier de la haute montagne, alors que Veillot y avait vu un trou de taupe enfumé, privant le voyageur du spectacle céleste – qui plus est rapprochant dangereusement la nouvelle Italie et la France.

Il évoque également les nombreux tunnels de la ligne Rome-Bologne, projet combattu par Grégoire XVI mais réalisé par Pie IX : une manière de rendre hommage au despotisme éclairé du grand Pape, alors que Veillot exaltait précisément l'absence d'industrie dans l'État pontifical, dont le « parfum » était ainsi garanti. Tardivel reconnaissait la sagesse de Pie IX – qui n'entraînait sans doute pas peu dans la popularité du pontife – dans les ponts de fer jetés sur le Tibre ou les audacieux viaducs ferroviaires aux environs de Rome. La capitale du monde s'en était trouvée renouvelée « comme par enchantement ».

Il en allait de même pour les transports urbains : l'*elevated* de New York « vous transporte d'un bout à l'autre de la ville sans le temps d'y penser ». L'*underground* de Londres lui paraît également ingénieux. Il apprécie fort le tramway électrique, invention américaine mais encore une rareté en Europe, à l'exposition universelle de Bruxelles. Même chose pour celui qu'il voit à Rome, près de Saint-Paul-Hors-les-Murs et qui eût immanquablement scandalisé un Veillot attaché à la pérennité du paysage de la Ville éternelle.

Tardivel épate ses interlocuteurs européens en évoquant les bateaux à vapeur qui parviennent à évoluer dans les rapides du Canada. Ces steamers que Veillot trouvait laids, noirs, puants, à l'opposé de la beauté des voiliers d'autrefois. Il est surpris de ne trouver ni électricité, ni téléphone à Dublin ; de même Londres n'est éclairée qu'au gaz. Il souligne à loisir les archaïsmes de Naples, qui n'est vraiment pas une ville moderne, alors qu'il célèbre Saint-Étienne, prototype selon lui de la grande ville industrielle.

Avec *Pour la Patrie*, Tardivel avait choisi un genre lui aussi aux antipodes du veillotisme classique : le roman d'anticipation. Veillot, peut-être pour rivaliser avec Montalembert, cultivait plus volontiers la reconstitution du passé. L'on sait que la fiction de Tardivel est censée se dérouler dans le Canada de 1945, soit cinquante ans après la date de publication. Même s'il ne s'y attarde guère, car ce n'est pas son propos, à la différence d'un Jules Verne, il évoque incidemment quelques aspects d'une civilisation futuriste : le dernier éditeur de l'ouvrage ne s'y est pas trompé, qui a mis en valeur cet aspect sur l'illustration de couverture¹⁴ L'électricité,

¹⁴ Bibliothèque québécoise, 1999.

supposée produite par l'énergie marémotrice du Saint-Laurent, semble omniprésente, avec des appareils dissimulés par les lambris et inondant les pièces « d'une clarté douce et pénétrante » ; il y a même des « bars électriques ». Les trains électriques atteignent des vitesses prodigieuses, 60 milles à l'heure pour les trains de marchandises, 80 à 90 milles pour les trains de voyageurs, performances d'ailleurs inférieures à celles atteintes dans la Nouvelle-Angleterre voisine : 100 milles. Il y a évidemment des risques de déraillement, mais n'existaient-ils pas avec les anciens chemins de fer ?

En matière de communication, les choses ont elles aussi considérablement évolué. Le public a à sa disposition, à côté des téléphones, des « plumes télégraphiques » permettant la transmission de textes à distance – pour le meilleur ou pour le pire, bien entendu, seule la moralité humaine n'ayant pas évolué. Mais cette inadéquation entre la technique et son usage est un lieu commun dans le catholicisme de l'époque. Le dispositif évoque d'ailleurs le « téléautographe » inventé à peu près à la même époque par un ecclésiastique, M^{gr} Cerebotani. La machine à écrire – mécanigraphe – semble devenue d'usage courant. Dans le roman, l'archevêque de Québec, par prudence, a fait photocopier les archives tant convoitées par les comploteurs.

Certes Tardivel, tout comme Veuillot, admire profondément les cathédrales médiévales qu'il découvre lors de son voyage en Europe. Mais ce sont les réactions de maint voyageur américain devant le patrimoine de la vieille Europe. Elles attestent un évident savoir-faire technique joint à une ferveur désormais oubliée : là réside toute la différence avec l'époque moderne. Tardivel le concède :

Avec toute sa science, toutes ses belles inventions, tout son progrès matériel, ses machines à vapeur, ses télégraphes, ses usines, ses chemins de fer, le XIX^e siècle n'aura rien produit qui élève autant le génie de l'homme que les cathédrales gothiques du Moyen Âge¹⁵.

Pour autant, il ne semble pas souhaiter une sorte de retour au Moyen Âge, au demeurant difficilement concevable pour un Américain habitué à se mouvoir dans l'univers technique nécessaire à la maîtrise d'une nature puissante et sauvage, mais dénuée de monuments archéologiques. Il ne met pas fondamentalement en cause les fondements matériels de la vie moderne, alors que Veuillot n'hésite pas à pousser le paradoxe jusqu'au bout. L'un est résolument tourné vers le passé, à contre-courant, alors que l'autre est tourné vers l'avenir.

B. Des avenir politiques dissemblables

Veuillot est persuadé que le monde s'achemine vers une tyrannie, un despotisme universel, rendu possible précisément par les techniques

¹⁵ *Notes de voyage...*, p. 157.

modernes, tant de communication que d'armement. Il a sans doute découvert cette idée chez Donoso Cortès, dont on sait qu'il a traduit les œuvres en français. Le polémiste espagnol la soutenait dès 1849 ; Veuillot l'exprime à partir de 1860 et de son passage dans l'opposition au Second Empire. Il voit dans ce régime un prototype d'État moderne dont la police dispose de toutes les ressources du télégraphe (monopole public en France, à la différence de l'Amérique) et de la vapeur. La guerre de Crimée, contrôlée en temps réel grâce à la liaison télégraphique entre les Tuileries et le maréchal Pélissier, et où s'est illustré le cuirassé Napoléon, annonce une sorte de guerre presse-bouton donnant au pouvoir politique un caractère démesuré.

Rien de tout cela chez Tardivel : les prophéties apocalyptiques de Veuillot, volontiers reprises par d'autres auteurs de la même veine, tel l'abbé Arminjon, lecture favorite de Thérèse de Lisieux, ne lui semblent pas de mise. Le Canada qu'il imagine en 1945 est toujours bel et bien une démocratie libérale à l'anglo-saxonne, avec toutes les structures familières : partis, leaders, dissolution, élections et, par-dessus tout, privilège de la parole dans l'art de gouverner. Cette fois, les rôles sont inversés : sur le terrain politique et social, l'anticipation de Tardivel n'en est pas une, puisqu'il reproduit à l'identique ce que les Canadiens ont déjà sous les yeux. C'est Veuillot qui laisse courir son imagination et imagine des situations vraiment inédites.

Ceci s'explique selon moi par la différence des expériences vécues. Le directeur de *L'Univers* a expérimenté toutes les vicissitudes de la France du XIX^e siècle, que Tardivel n'a vécu qu'à distance, depuis un Canada paraissant à côté un havre de paix. Veuillot est fondamentalement, viscéralement, monarchiste, et pour une vraie monarchie, pas à la manière orléaniste : c'est pour cela qu'il a soutenu le coup d'État de 1851 tout autant que les vains efforts de restauration au début des années 1870. Le légitimisme va de soi pour lui, en ce que le principe dynastique assure la continuité avec le passé, tout autant que la possibilité d'effacer la rupture néfaste de 1789. Au contraire, le projet de Nouvelle-France de Tardivel ne manque pas de parenté avec la république américaine, avec cependant un caractère présidentieliste accusé : son modèle politique, comme chez beaucoup de catholiques intransigeants de la fin du siècle, est le président équatorien Garcia Moreno, l'homme qui avait dirigé une République consacrée au Sacré-Cœur, avant de mourir en 1875 sous les coups de poignards maçonniques¹⁶.

Le rêve de Veuillot, c'est en fait le retour à l'ancienne Europe chrétienne, avec le mythe de ce *corpus christianum* dont la tête se trouverait à

¹⁶ Michel Lagrée, « Garcia Moreno, la Révolution et l'imaginaire catholique en France à la fin du XIX^e siècle », Jean-Clément Martin, dir., *Les Catholiques et la Révolution*, Paris, Anthropos, 1994.

Rome : le Pape-Roi serait le nautonnier des peuples. Avec Tardivel et l'accent mis sur le particularisme national, on entre au contraire dans la catégorie, résolument moderne, du nationalisme, qui a pu même pour certains jouer le rôle de substitut du religieux. Même s'il y entre sans doute une part de jeu, agitant le chiffon rouge devant les rédacteurs anticléricaux du *Siècle*, Veillot ne manque jamais une occasion de souligner les vertus de la sainte Inquisition, et l'on sait à quel point il a fait jouer les mécanismes de l'Index contre ses adversaires. Contre le libéralisme économique, il préconise la restauration des corporations médiévales, les foires du Lendit, etc. Les propositions de Tardivel sont infiniment plus prosaïques et plus pragmatiques : il rêve d'un Canada français séparé de la Confédération, mais conservant un lien avec Londres, ce qui constituerait une sorte de garantie. En un sens, quelque chose comme un *Home Rule*, incluant d'ailleurs la tolérance à l'endroit des non-catholiques. Quant à ses propositions dans l'ordre économique, elles sont remarquablement vagues.

Surtout, la manière dont il évoque le système parlementaire canadien est fort ambiguë. On peut en effet lire *Pour la Patrie* comme une description, certes sans complaisance, mais « techniquement » plausible. Si une fidélité obtuse à Veillot lui fait arborer une préférence pour les régimes autoritaires, un détail ne trompe pas. Alors que l'expédition des zouaves pontificaux, croisade hors de saison, a été un évident échec, c'est du vote d'une motion parlementaire, au Canada d'abord, donnant l'exemple aux autres pays, que son héros Lamirande espère le début du processus de restauration du pouvoir temporel du pape. On imagine mal Veillot préconiser une telle méthode.

La conclusion heureuse de *Pour la Patrie*, en elle-même, forme une antithèse avec le scepticisme du Veillot des dernières années. Malade et fatigué, le directeur de *L'Univers* n'a pu qu'assister, impuissant, au triomphe des républicains, donc au succès du « complot ». Inversement, Tardivel ne tarit pas d'éloges sur les militants catholiques français, Albert de Mun, Léon Harmel, etc. et va en répétant que le Canada aurait bien besoin de gens de cette trempe.

Conclusion

Au total, j'ai le sentiment d'aller à l'encontre de toute une tradition historiographique en cherchant ce qui distingue Tardivel de Veillot. Peut-être suis-je victime d'une illusion d'optique, mais il me semble vérifier ici un processus classique en science sociale. Aussi proches soient-ils dans leurs convictions, les hommes sont profondément marqués par leur arrière-plan, le lieu d'où ils s'expriment. Veillot représente incontestablement la référence pour le bretteur Tardivel et ses émules. Cependant, quoiqu'ils en aient,

ceux-ci sont imprégnés d'une culture américaine que Veillot, chantre de l'Europe d'autrefois, ne connaît que par ouï-dire, même si c'est pour la rejeter sans réfléchir. Il a pu ainsi susciter outre-Atlantique une part de non-compréhension, laquelle expliquerait peut-être la surprenante rareté de témoignages canadiens dans le corpus du flot de courrier élogieux qui afflua à *L'Univers* à la mort de son directeur. L'antimodernité du catholicisme intransigeant, comme l'a montré Emile Poulat, se décline de multiples façons.